

Ma rencontre avec l'auteure Maryse CONDÉ.

C'est entre 1978 et 1985 que nous faisons connaissance.

Je n'avais qu'une vague idée de qui tu étais, et aucune de qui tu serais devenue.

Le hasard de nombreuses amitiés partagées, a été le moteur qui m'a fait croiser ton chemin, sans que ma mémoire ne s'imprègne d'autres choses que ta simplicité, ta discrétion et ce sourire de la Joconde que plus tard, en 1986 je fixai définitivement sur l'argentine lors d'une mémorable rencontre dont l'objet fut un entretien pour mon mémoire de fin d'année.

Oui, ce jour-là, tu avais accepté de me confier ta perception du « **rapport de l'individu Guadeloupéen avec son image photographiée** ».

1978 fut l'année de la création de l'UPLG. J'étais à cette époque, jeune lycéen, intime des familles DEGLAS, CANCELIER, et proche des EDINVAL, THESAUROS, MERION, NABAJOTH, MOUNIEN, BEAUCHANT, PERUTIN, JASOR, ... Mais c'est avec Frantz SUCCAB, Sonny RUPAIRE, Jacques BERTHELOT, et Gérard LOKEL que j'ai construit les premières véritables bases de mon engagement politique, culturel, anticolonialiste, dans l'élaboration du projet d'une Guadeloupe qui s'appartienne. C'était dans le cadre du « **JAKATA magazine** ».

1979, je suis témoin oculaire de l'arrogance de la triste Sophie Vannier qui en février 1979 a arboré au lycée de Bainbridge, un t-shirt avec le slogan provocateur : « **Je suis raciste, je n'aime pas les noirs** ». Bainbridge s'enflamme, la jeunesse guadeloupéenne se dresse contre l'inacceptable.

Les années qui suivront verront s'amplifier une nouvelle prise de conscience du peuple Guadeloupéen. Naissance de nombreuses organisations syndicales, culturelles et politiques.

Le mouvement patriotique naissant, entraîne davantage de personnalités de notre pays et de nombreux jeunes qui s'engagent. Très tôt Maryse, tu y as pris part aux côtés d'Eric EDINVAL, de Roland THESAUROS, de Sony RUPAIRE de Claude MAKOUKE et d'autres que j'ai cité ou pas.

Comment aurait-il pu en être autrement ?

Comment aurais-tu pu rester insensible, indifférente, à cette Guadeloupe qui depuis le massacre de « **Mai 1967** » se cherche une voie, son propre destin de peuple libre, toi, qui à 20 ans, se voit l'âme remuée par le « **Discours sur le colonialisme d'Aimé Césaire** », toi dont la vocation s'est très tôt affirmée dans ce que l'expression de la liberté à comme meilleure alliée : la culture, l'art de dresser les mots.

C'est durant le mois de juillet de l'année 1986, que je me rends à ton domicile à Montebello Petit-Bourg. Une vraie rencontre pour une séance de photo dans le cadre de mon projet de mémoire de Fin d'année. J'étais en effet étudiant en « **Arts et Images Digitales** » à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris. Apple venait de sortir le « **Macintosh Plus** » et toi, « **Moi Tituba sorcière noire...** » Nous étions au tout début de l'informatique, au balbutiement de la plus grande révolution technologique que le monde se préparait à connaître. Déjà tu savais que notre peuple profondément ancré dans la culture de l'oralité allait devoir négocier, composer avec ces nouveaux outils pour ne pas perdre sa fragile mémoire. Tu m'as invité à lire Tituba. C'était la condition pour que tu acceptes que je te prenne en photo. Je te réponds que non seulement je lirai Tituba, mais que j'allais en faire une œuvre picturale. Tu me

dis alors : « Je plaisantais bien entendu, faisons ces photos ». Tu adoptas spontanément la pause de « *Mona Lisa* » et le mystérieux sourire avec. Bien que je tinsse ma Joconde, je ne puis résister au minois de ta petite Raki, la fille de Leilla dont tu avais la garde. Je la pris en photo.

C'est ensuite en 1987, après avoir lu ton roman que je peins « *Tituba* ». Une huile de 100 cm x 100 cm sur châssis toilé que je présentai pour la première fois à ma première exposition monographique en 1988 au centre culturel Rémy NAINSOUTA de Pointe-à-pitre, pour marquer mon « **retour au pays** ». « *Tituba* » fut acquise par le Directeur à l'époque de la Clinique les Eaux Vives à Saint-Claude.

Le hasard d'un calendrier en commun, nous réunit à nouveau, à la boutique du livre de « *Milenis* », pour une séance de dédicace. Nous étions je crois en 2001 ou 2002. En plus des quelques ouvrages précédents que la librairie avait pris le soin de mettre en tête de gondole (si ma mémoire est bonne), tu présentais *Célanire cou-coupé*. (2000) et *La Belle Créole* (2001). Je devais être accompagné du plasticien Michel ROVELAS pour la promotion du catalogue de l'exposition « *Figurations caribéennes* » qui avait eu lieu à l'ARTCHIPEL, la Scène Nationale de Basse-Terre ; Michel, empêché, était absent. Je décidai alors de faire le commercial en partant sous le bras avec tes ouvrages vers le public, notamment les jeunes en leur disant : *regardez, vous avez la chance d'avoir la grande Maryse CONDÉ pour une dédicace.*

Dix ans plus tard, en 2011, la réalisation d'une œuvre en ton hommage m'est confiée par René Noël, alors Maire de la Désirade : « *La Liseuse au Masque Bambara* » pour le Collège qui devait dorénavant porter ton nom. C'est *Ségou* qui m'inspira de mettre un masque à la place du visage de l'adolescente. Une manière de célébrer l'importance de l'Afrique dans ton œuvre et dans ton parcours, et tout ce qu'elle a encore à promettre à l'humanité.

« Telle qu'elle me l'a été commandée par le Maire, et conformément à tes souhaits, j'ai réalisé cette œuvre sculpturale en mettant en valeur – plutôt que ta personne, ton œuvre littéraire, par le truchement du symbole exprimé par une fillette à la lecture.

Est-il besoin de rappeler que tu as passé un temps en Afrique, ayant épousé le continent jusqu'à commettre une œuvre universelle dont le titre Ségou n'est autre que le nom d'une ville malienne, mais surtout l'ancien nom du Mali lui-même ?... »

« ...La Liseuse, c'est aussi le titre de nombreuses œuvres d'éminents artistes tels que Fragonard, Vermeer, Renoir, Monet et plus proche de notre époque, Picasso. La liseuse de Maryse Condé, entend insuffler aux jeunes de ce collège aujourd'hui baptisé « Collège Maryse Condé », le goût de la lecture, le goût de la découverte, le goût des valeurs qui font notre richesse, mais surtout nos nombreuses singularités, une diversité enviée, que nous nous devons de protéger jalousement, tout en étant ouvert au partage, donc au monde. »

En 2014, tu réalises la préface du catalogue de mon exposition monographique à la Martinique à la Fondation CLÉMENT. Sous le titre « *Parole d'un écrivain* » tu écris ceci :

« Richard-Viktor Sainsily Cayol, créateur-protéiforme, Tantôt peintre, tantôt sculpteur, est lié à moi écrivain, par le fil d'une parabole magique. Nous caressons tous les deux le même grand vieux rêve qui a hanté tant d'artistes caribéens au cours de plusieurs années. Nous voudrions que la création soit plurielle, pluridimensionnelle, c'est-à-dire que plusieurs arts s'épanouissent dans l'intimité du même individu et se traduisent presque malgré lui par des expressions diverses et différentes.

Nous nous sommes rencontrés à deux reprises mémorables. D'abord, alors que je le connaissais très peu, il s'est emparé de l'héroïne d'un de mes romans, Tituba, mi-femme, mi-sorcière, que je croyais solidement ancré dans la seule tradition littéraire. Il lui a donné des formes plastiques et par conséquent une vie nouvelle, indépendante de moi. Ensuite nous nous sommes rencontrés à la Désirade, Désirada, l'îlot cher au cœur des marins de Christophe Colomb qui voyaient se lever une nouvelle aube d'espoir et qui est aujourd'hui un lieu secret et préservé. C'est lui qui a sculpté La Liseuse, statue qui orne la cour du collège qui porte mon nom. J'aime qu'au lieu de visage il ait donné à cet objet les traits d'un masque Bambara ou peut-être Baoulé ou peut-être Fanti ou Fon. Qui va savoir avec certitude ? Qui osera se prononcer ? Le mystère reste entier. C'est là tout le prix de cette œuvre singulière et belle, étrangement humaine.

Quels seront nos prochains rendez-vous ? Je ne cache pas que c'est là, une de mes préoccupations. Ainsi je scrute les toiles qu'il présente aujourd'hui, cherchant à m'y trouver ou mieux à m'y retrouver. Cette quête pour narcissique qu'elle soit n'est pas entièrement déçue, car Richard-Viktor Sainsily Cayol peint l'enchêvetrement du monde contemporain avec ses influences diverses. Il mêle la splendeur des racines, comme dirait Pablo Neruda, à la déconstruction qu'apporte la quotidienneté et à l'érosion inévitable d'un futur mal maîtrisé. Certains ne manqueront pas de se demander si ces toiles outrancières par moments, nostalgiques à d'autres, sont caribéennes. La question mal posée est aussi dangereuse car on ne saurait réduire ces compositions à l'expression d'une seule ethnicité si complexe soit elle. Elles sont l'héritage d'une pluralité d'origines et signifient un lendemain multiple. »

En 2021, « **France-Antilles** » me sollicite afin de réaliser pour la couverture de son magazine, ton portrait dessiné à l'occasion du « **Prix Nobel Alternatif** » qui t'a été décernée.

Et pour finir, comme tu demeures toujours active et alerte, en 2022, tu as accepté sans hésiter de prendre part au **cri du cœur** des acteurs culturels « ANNOU DOUBOUT O KA POU SANTDÉZAW » une opération ayant pour finalité de sensibiliser les potentiels partenaires institutionnels majeurs ainsi que l'État sur la nécessité d'accompagner financièrement la reprise des travaux de réhabilitation du Centre des Arts.

Eh oui, Maryse , tu es et resteras à jamais inscrite dans ma mémoire, dans nos mémoires comme, une référence en termes d'engagement et un exemple de verticalité.

Ton travail contribue à faire connaître la littérature et la culture caribéennes à un public mondial. Ton écriture défie les notions traditionnelles d'identité et donne la parole aux communautés marginalisées. Ton parcours de vie et ton engagement patriotique continuent d'être une source d'inspiration pour de nombreux jeunes écrivains et universitaires dans les Caraïbes et au-delà.

MERCI MARYSE POUR CELLE QUE TU ES.

Richard SAINSLY